

Un poète traqué

Patrice Desbiens, *Rouleaux de printemps*, Prise de parole, Sudbury, 1999, 95 pages

Marcel Olscamp

Number 108, September 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/41533ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Olscamp, M. (2000). Review of [Un poète traqué / Patrice Desbiens, *Rouleaux de printemps*, Prise de parole, Sudbury, 1999, 95 pages]. *Liaison*, (108), 41–41.

Un poète traqué

Marcel Olskamp

La chose m'a soudain frappé comme une évidence: visuellement, la poésie de Patrice Desbiens ressemble à celle de Jean Follain ou, mieux, à celle de Guillevic, ce farouche individualiste que l'on associe faussement, avec quelques autres auteurs de la même génération, à une prétendue école littéraire appelée «les poètes des choses».

Ces mots d'Hubert Juin, par exemple, qui tentent de décrire les poèmes guilleviciens, pourraient tout aussi bien s'appliquer à ceux que l'on peut lire dans le dernier recueil de Desbiens, *Rouleaux de printemps*: «Les marges qui n'en finissent pas de conquérir les signes brefs — et les mots [...] déchirés par des «blancs» qui sont hostiles, les dents du silence —, tout cela, ce panorama obstiné, confère au laconisme [...] une densité poignante, une force intacte de surgissement». Comme l'œuvre de son confrère français, celle du Franco-Ontarien procède d'un même refus du lyrisme; soupçonneux, il risque un mot ou deux, tel un malchanceux chronique devenu craintif et qui refuse de s'exposer trop ouvertement au malheur attendu. De son point de vue, en effet, «La douleur des décennies / nous pèse dessus comme / un agenda amnésique». Bien entendu, les différences entre les deux écrivains sont beaucoup plus évidentes que leurs similitudes; ainsi, les déboires urbains de Desbiens sont parfaitement étrangers à l'imaginaire tellurique de Guillevic, tourmenté mais néanmoins salubre et vivifiant comme une tempête bretonne. Le comportement des deux écrivains face à l'univers, toutefois, est identique; leur anti-lyrisme trahit une attitude défensive dans un monde trop vaste pour eux.

À ma connaissance, Desbiens est l'un des seuls auteurs francophones à pratiquer, de ce côté-ci de l'Atlantique, une telle littérature du minimalisme, qui donne une grande force d'évocation à ses images saisissantes. Voilà donc une littérature de la pauvreté, cohérente jusque dans la forme parci-

monieuse des poèmes. Les objets, chez Desbiens, sont toujours ordinaires, usés et uniques; pas question de dilapider ce maigre avoir: «Quelque chose dans l'air / fait que je suis en vie. / Moi et mon ombre partageons / le dernier œuf». Le paysage onirique de cet écrivain n'a rien de bien exotique: un monde de dépanneurs et de petites misères, de «matinées perdues à frencher / le bol de toilettes / tandis que le matelas meurt de peur et de froid et / de manque d'amour». Même s'il n'en parle guère dans ce dernier recueil, la condition franco-ontarienne est toujours lourde à supporter; l'auteur semble avoir fait sien, une fois pour toutes, le regard folklorisant et vaguement incrédule que l'on porte à cette singularité de sa personne: «Les poètes franco-ontariens / sont des idiots-savants / mais ils gagnent toujours / à la loterie».

L'un des thèmes dominant de l'œuvre de Desbiens, on le sait, est celui de l'amour déçu; peu de poètes savent si bien évoquer la petite douleur humiliante qui s'empare du corps et de l'âme lorsque le désir éprouvé n'est pas payé de retour: «Tu lui demandes l'heure / mais elle n'a pas / le temps»; «Elle est une enfant / qui a l'âge / de la mer // Elle m'enlève la mort / de la bouche». On rencontre de ces belles fulgurances presque à chaque page de ces *Rouleaux de printemps*, qui constituent somme toute un recueil tout à fait caractéristique de la production habituelle du poète. On y retrouve même les calembours faciles («Les étoiles / me mesurent / le télescope») et les farces scatologiques («de cœur brisé / comme un caca / dans la rue») sans lesquels Desbiens ne serait plus Desbiens; c'est à ce prix, parfois, que le mal de vivre cherche à se dire. ●

Marcel Olskamp est professeur invité au Département de langue et littérature françaises de l'Université McGill et co-directeur de la revue *Spirale*. Spécialiste de l'œuvre de Jacques Ferron, il est également poète.



Patrice Desbiens,
Rouleaux de printemps,
Prise de parole, Sudbury,
1999, 95 pages.